



DANIEL O.
BROUILLETTE

LE
DERNIER
JE T'AIME



Libre
Expression



À mes enfants, Ariane et Raphaël.

MOT DE L'AUTEUR

Sur le haut de la côte du Troisième Rang, une femme attend sa mort avec ses enfants. Oui, je sais. Écrit comme ça, ça fait mélodramatique. Je sais aussi qu'il y a des milliers d'autres histoires comme celle-là. Mais quand le petit garçon m'a raconté la sienne, je sentais qu'il y avait quelque chose d'autre qu'il voulait rattacher à tout ça.

C'est pourquoi, pour aller au bout, j'ai emprunté les yeux de cet enfant de neuf ans qui a perdu sa maman. Je me suis habillé de sa peau. Endimanché de sa poésie aussi, parfois. Et son cœur m'a guidé pour que je vous la raconte, cette histoire, avec la plus stricte, la plus rigide et la plus fluide des simplicités.

Nulle part on ne nous apprend à raconter la mort d'une jeune maman de sept enfants. Surtout quand elle n'a que quarante-cinq ans. Surtout quand les souffrances de ses derniers jours remplacent sa vie de tous les jours. C'est la survie des dix-huit derniers mois de Rita que je raconte. Je le fais à travers ses yeux à lui. Et dans sa tête à elle, où je me suis faufilé. En silence.

CHAPITRE 1

Floconneux matin de janvier

En ce mercredi 11 janvier 1967, le temps des fêtes vient de s'endormir dans ses boîtes de carton jusqu'à l'an prochain. Dans la maison d'Oscar et de Rita, le plancher se repose aussi. On y a pas mal gigué ! Comme toujours, le diable était dans la cabane sur le haut de la côte ! Chaque jour de l'An, c'est comme ça : dans cette maison-là, le *yable* s'invite et se faufile. Et c'est pas long que le *party pogne* !

La neige tombe sur le Troisième Rang de Saint-Narcisse. Des flocons, comme de petits morceaux de chiffons suspendus dans un ciel calme. Comme des confettis qui papillonnent au-dessus de la vallée du Saint-Laurent. C'est beau !

Rita revient du village où elle avait rendez-vous chez son médecin, le Dr Desrosiers. Émue à en crier, elle sent le besoin de s'arrêter chez Cécile, sa voisine. Quand elle entre, ses yeux sont pleins d'eau. Cécile voit les traces qui glissent sur son visage. Ce ne sont pas des flocons. Non. Ce sont des larmes. Elles coulent tant qu'elles mouillent tout le tour de la bouche de Rita. Un grand flot, un regard défait de tristesse.

« Qu'est-ce qu'y t'arrive à matin, Rita ? Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qu'y se passe ? Viens t'asseoir à table. »

Rita pleure de plus belle. C'est la première fois que Cécile voit tant de douleur dans le visage d'une femme. Et ça fait plus mal encore, car cette femme, Cécile l'aime tendrement. Parce que cette femme, c'est sa cousine.

« Cécile...

— Ressaisis-toi, Rita. Prends ton souffle. On va se parler. »

Et elle fait couler un verre d'eau fraîche.

« Tiens, Rita, bois ça. Enlève ton manteau. Laisse faire tes bottes. T'es pas mal plus importante que mon prélat, à matin. »

Le cœur plus gros que la fin du monde, Rita s'empare du verre, comme un noyé d'une planche. Ensuite, de son sac à main en cuir noir, elle sort un mouchoir blanc pour s'essuyer les yeux. Cécile dépose le manteau de drap sur la chaise berçante de son mari, Jean-Louis, le cousin d'Oscar. Rita ôte de sa tête son grand foulard en soie verte, garni de fleurs rouges et d'arabesques brunes. Elle le glisse sur ses épaules. Rita a toujours des fleurs sur elle.

« Prends le temps de t'asseoir, ma Rita. Tu arrives d'où, toi, là ?

— J'arrive de chez le Dr Desrosiers. J'avais un rendez-vous à neuf heures à matin. Il voulait me voir sans faute après le jour de l'An. »

Lentement, elle reprend son souffle et retrouve son calme. Cécile veut savoir.

« Bon ! Qu'est-ce qu'y t'a dit, lui ? Tu peux parler. On est toutes seules à maison. Jean-Louis est encore avec Ti-Car. Comme tu le sais, Oscar l'a appelé à matin. Y avait besoin de lui pour l'aider à faire vèler une vache dans l'étable, chez vous. Ça pressait.

— Oui, oui. Je le sais. On a perdu un veau samedi. Une génisse, en plus. Faudrait tellement pas en perdre un autre ! Pauvre Ti-Car, quand y va savoir ça...

— Quand y va savoir quoi, Rita ?

— Vendredi passé, le Dr Desrosiers a reçu les résultats des radiographies que m'avait fait prendre le gynécologue Gouin. Tu sais, Cécile, je t'en avais parlé un peu avant les fêtes. J'étais allée le voir. Y me disait qu'y comprenait pas pourquoi j'étais tout le temps indisposée.

— Et puis?

— ... »

Il y a des moments, dans la vie, où les secondes d'un silence sont les plus longues du monde. Elles s'étirent alors dans l'éternité. Terriblement. Oui, terriblement longs, les mots sans bruit.

Cécile se souviendra longtemps de cet instant qui s'est figé avant que Rita se raconte, la voix entremêlée de sanglots et le cœur fracassé par le plus horrible des pressentiments. Celui de la mort.

Tandis que la neige tombait dans le ciel du village, et que les flocons de larmes finissaient de fondre sur les joues ravagées de la visiteuse, la mort venait, hypocrite, sur la pointe des pieds... Oui, de ce moment-là, Cécile se souviendra toute sa vie.

« Va falloir que je me fasse opérer, Cécile ! J'ai pas le choix de passer par la grande opération. Le gynécologue Gouin a écrit au Dr Desrosiers la semaine passée. Y a dit que les curetages ont rien donné et qu'y fallait que je me fasse enlever l'utérus et les ovaires. Tout, tout le grément. C'est assez urgent. Ça regarde pas ben, Cécile. Je suis en train de pourrir par en dedans. De pourrir, Cécile. T'as ben compris.

— Pleure pas, Rita. Pleure pas, ma belle cousine. Ça veut dire quoi, ça, que *ça regarde pas ben* ?

— Je l'sais pas, Cécile. Je l'sais pas... Mais ça presse. Ça saigne tout le temps ! Y a des caillots qui sortent sans arrêt. Je suis obligée de me mettre des tas de guenilles pour stopper ça. Ça fait des mois que ça dure. J'ai peut-être attendu trop longtemps aussi... Si tu m'avais vue,

Cécile, à la veillée des Fermières en décembre. C'était effrayant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On faisait une soirée de chansons pour souligner la fin de l'année. Comme d'habitude, les femmes m'ont demandé de chanter *Le Chemin des amours*. Tu sais, la chanson que j'aime tant de Tino Rossi, notre chanson d'amour, à Oscar et à moi ?

« Flore Baril était au piano. Moi, je chantais. Ça allait bien, mais à un moment donné, au deuxième couplet, ça s'est mis à couler entre mes jambes. Pas rien qu'un peu, Cécile... Du sang. Encore du sang. J'ai pensé aux cochons qu'on égorge. C'était soudain moi, ce cochon-là.

« La femme d'Edgar Pronovost, Germaine Bonenfant, ta cousine, elle a vu qu'y avait quelque chose qui tournait pas rond. Elle s'est levée en vitesse et elle est venue me chercher. On est allées aux toilettes au plus sacrant. Si tu m'avais vue ! J'étais rouge de partout. Toute gommée. Et je paniquais. Ç'a pas été long que je suis revenue à la maison.

— Qu'est-ce que tu dis là, toi ?

— J'comprends pas, Cécile. Mais c'est épouvantable depuis quelques mois. Ça saigne tout le temps. Je tache mon lit, je beurre mes robes, mes culottes, tout ! Et c'est comme ça depuis le mois d'octobre. Ç'a décollé le jour de l'Action de grâces, cette cochonnerie-là. J'ai passé la journée à me changer et à m'essuyer.

« Le gynécologue Gouin m'a pas mal disputée quand je suis allée le voir, l'automne passé. Y m'a dit : "Madame, pourquoi vous avez attendu comme ça avant de venir me voir ?" Cécile, y me sermonnait tellement dans le bureau qu'y a fallu que je lui dise d'arrêter de me parler comme à une bête. Mais y avait peut-être raison, le docteur. Je pense que j'ai été plus que négligente, Cécile. Je vais payer pour. Je le sens.

— Et puis, Rita, qu'est-ce qu'y t'a dit, le docteur ?

— Lui? Y a pas voulu m'en dire plus. Mais sa femme Angéline a traversé dans son bureau pour venir lui porter une pile de papiers. J'ai vu dans son visage que...

— Que... que quoi, Rita?

— Que ça pourrait être grave!

— Grave?

— Angéline m'a dit: "Ça presse, Rita. Ça presse." Elle a tout de suite téléphoné à l'hôpital. Elle est infirmière. Elle connaît des gardes-malades à Sainte-Marie. Tu sais, la fille à Jeffrey Cossette, ben, c'est une "haute placée" là-bas. En plus, c'est sa grande amie. Angéline m'a dit de pas m'inquiéter. Qu'elle allait s'arranger avec mon admission. Et qu'elle allait me téléphoner cette semaine. Elle m'a dit de préparer ma valise. Et d'être prête à partir.

— Ma foi, Rita!

— Mon Dieu que je suis inquiète, Cécile... Si tu savais.

— Voyons, t'es pas la première femme à subir la grande opération. Dans le journal des Fermières, l'autre jour, j'ai lu que le retour d'âge se passe entre quarante-cinq et cinquante ans. Tu sais ben que tu vas guérir de ça. Tu vas voir, ma belle cousine! Ça va être mieux pour toi. T'es rendue au bout, ma Rita. T'es en train de perdre toutes tes forces.

— Je le sais, Cécile. Je le sais. Je me fatigue à rien. Le matin, j'suis même plus capable de me lever pour faire le train avec Oscar. L'autre jour, y a fallu que je m'écrase sur le petit banc des vaches pour finir de faire boire un veau. J'étais tout étourdie. En plus, tu dois te douter qu'amanchée comme je suis là, Oscar et moi, on fait plus rien dans la chambre à coucher. Tu sais ce que je veux dire, hein? Mon homme trouve ça dur. Même si y comprend. Quarante-quatre ans et arrangée comme ça, y a de quoi de pas normal qui se passe.

« Ah, ma Cécile! Si t'avais vu le visage d'Angéline quand elle m'a dit que ça pressait! Je me suis dit: *Eux autres, y me*

cachent quelque chose. En tout cas, je vais en parler à Oscar juste à soir. J'éwisse de la vie ! Je me demande ce que j'ai fait au bon Dieu pour que ça m'arrive. En plus... En plus, y a ce curieux mal de jambe qui me lâche pas depuis un mois. Ç'a tout pris pour que je me tienne debout pour finir ma chanson, au jour de l'An. »

Rita a cessé de pleurer et la neige, de tomber. Comme si les flocons étaient venus spécialement pour geler sa peine et glacer son inquiétude.

« Rita, y en as-tu parlé, de ton mal de jambe, au docteur ? Tu devais être ben fatiguée depuis ta grosse soirée de jour de l'An. Qu'est-ce qu'y t'a dit, lui ?

— Y m'a dit qu'y allait me faire passer d'autres rayons X pour ça, mais quand je vais être à l'hôpital. Y pense que c'est peut-être pas du rhumatisme. Que c'est peut-être mes os ou un problème de ligaments.

— Tu parles d'une affaire, toi !

— Y a des nuits, Cécile, j'dors pas pantoute. Je réveille Oscar pour qu'y me frotte. Ou je me lève en pleine nuit et je me réchauffe sur la grille de la fournaise. La chaleur me fait du bien.

— As-tu essayé de mettre des petites patates dans tes poches de pantalon ? C'est bon pour le mal de jambe. Les vieux disaient que ça retirait l'humidité des os. J'sais pas si ça marche. Mais le père à Jean-Louis, M. Bizoune, y croyait à ça, Rita. »

M. Bizoune ! Il s'appelait *M. Xavier*. C'était le père de Jean-Louis et le parrain d'Oscar. Et ce fameux Xavier recevait son courrier au nom de M. Bizoune ! Oui ! C'était son sobriquet. Dans le temps, tout le monde ou presque avait un surnom dans le village du petit garçon.

Il y avait les Bizoune, les Ti-Seph, les Ti-Car. Les Ti-Sonne, les Ti-Lec. Les Ti-Guinne, les Ti-Pit, les Titis et les Ti-Cisse. Tout le monde était parent avec tout le monde. Presque ! Les Zin et les Dilon. Les petits Capitaine. Les

Dof. Les Ti-Rouge. Et la Timilie. Toute la famille Du Bi! Ti-Médecin. Jusqu'aux Titou.

Y avait aussi des Gaules, des Cocos et des Sautros! Des Ti-Phonse, des Ti-Nèsse, des Timile et des Ti-Cad! Les Coqs! Les Ti-Loups. Les Dindes. Les Tipoinés. Et un Ti-Vé-Poulet! La mascarade n'en finissait plus! Plein de surnoms légers, mais parfois remplis de préjugés. Comme les Fancines et les Ratapoils. Des mots inventés.

Remplis d'intimidation, ceux-là. Que d'histoires de familles dans l'église des sermons et de *jaquette-à-Simon!* Légende ou personnage réel que cet homme né à Saint-Stanislas, dans le pays d'Émilie Bordeleau, et qu'on appelle Simon?

Incapable de porter un pantalon, toujours en robe ou en jaquette, d'où le surnom *la jaquette-à-Simon!* Mais son vrai nom, c'était Pierre-Léon. Le gars de Pierre Ayotte, dit Simon.

Originaire de Saint-Narcisse, l'historien Marcel Trudel raconte que tout ça venait d'une malédiction du père de Simon. Comme l'enfant braillait tout le temps pour s'endormir, le père exaspéré avait crié: « Que le *yable* te *barce* », puis le ber s'était mis à bercer tout seul et l'enfant s'était endormi. Et depuis, écrit l'historien, l'enfant n'avait jamais pu, même devenu adulte, endurer une culotte sur lui.

« M. Bizoune disait qu'une patate dans sa poche, c'était miraculeux!

— Je vais l'essayer, Cécile... La patate à M. Bizoune! »

Les deux femmes éclatent de rire! L'histoire de la patate détend un peu l'atmosphère. Rita est consolée. Comme si l'horloge prescrivait un temps pour les rires et un autre pour la souffrance.

« Bon, y est onze heures. Les enfants vont revenir de l'école et mon dîner est même pas prêt. En tout cas. J'te remercie jamais assez, ma Cécile, de m'écouter comme ça. Parle pas de ça à personne. Gardons ça entre nous autres. Pour le moment, si tu veux.

— Je te le promets, Rita. On va se reparler. Donne-moi des nouvelles tous les jours, OK?

— Oui, oui. Salut, Cécile. Ah, oui! Je vais te rapporter la tasse de farine que tu m’as prêtée, la semaine passée.

— Ça presse pas, ça. Ça presse pas. Salut, Rita! »

Rita sort, un léger sourire aux lèvres. La discussion sur la patate de M. Bizoune lui a certainement changé les idées. Cécile l’accompagne jusqu’à la porte du fournil, la petite cuisine d’été adjacente à la maison. Elles se saluent de la main. Dès que Rita quitte la cour, Cécile rapporte son propre panier de patates. Elle doit jouer les femmes fortes, mais comme Rita elle pressent qu’un tsunami va frapper. Bientôt.

Longtemps, Cécile se reverra au bout de sa table de cuisine, préparant le dîner de ses gars et de sa fille, Nicole. Elle laissait tomber les pelures qui roulaient sur un vieux *Nouvelliste*. Songeuse, Cécile. *Dans les patates...* Et les pelures les plus longues s’entortillaient dans le panier. Les longues pelures s’enroulent toujours sur elles-mêmes, comme les peines immenses.

Songeuse, Cécile, à ce moment-là. À penser à ce que Rita venait de lui apprendre... En espérant au plus profond de son cœur que sa cousine guérirait au plus vite. Et, surtout, qu’il ne lui arriverait rien de grave. Rien de grave... C’est tout ce qu’elle souhaitait, Cécile, en ce floconneux matin de janvier.

CHAPITRE 2

Précieux Rubis

Ah, le jour de l'An ! Premier dimanche de cette année exceptionnelle, celle de l'Exposition universelle de Montréal en 1967. La métropole se prépare alors à dérouler son tapis rouge, du 27 avril au 29 octobre. Le monde est fébrile.

Dans la maison d'Oscar et de Rita, au-dessus du téléviseur noir et blanc RCA Victor, l'horloge en bois demande à être réglée. Faiblement, elle chante son petit coup. C'est la demie du temps qui résonne. Il est sept heures trente.

Un beau soleil d'hiver se dégourdit dans le flanc de la côte. Ses rayons pénètrent par la fenêtre de la cuisine. Ils s'étirent jusque sur le bord d'un tapis neuf qui longe tout le corridor central de leur maison. C'est la femme d'Hygin, dans le haut du Troisième Rang, qui a tissé cette laize. De la porte du portique jusqu'à la cuisine, elle doit bien faire vingt-cinq pieds. En plus, il y a des chemins rouges et verts dedans. À la voir, on croirait qu'elle s'est habillée pour Noël et le jour de l'An. Ça prenait bien Mme Cora, une artiste du tapis, pour créer ça !

Un enfant est assis là, en petit bonhomme sur la laize neuve. Ses yeux de sensible sont infiniment tristes. Beaucoup trop tristes pour une journée de fête comme celle-là !

Il regarde Rubis, son chien. Un beau bâtard au museau noir, au pelage doré et au nez effilé.

Il a mal, Rubis. Couché sur une vieille couverture, il lèche sa patte arrière. Il s'est fait percuter. Il a la mauvaise habitude de courir les automobiles jusque dans le bas de la côte. Avant-hier, alors qu'il *sprintait* après le camion bleu de M. Simon, l'épicier du village, une roue lui a écrasé la patte arrière. Il aurait pu y rester ! Mais fort, fier et fidèle, il est revenu. De peine et de misère, laissant derrière lui une trace de sang frais sur la neige croûtée. On voyait le rouge de sa chance du petit pont jusqu'au perron.

Non, ce pauvre Rubis ne courra plus jamais comme avant. Cette fois-là, il a évité la mort, lui.

Au bout de la laize, une grille d'acier encastrée dans le plancher sépare la cuisine du salon. C'est la bouche d'air de la fournaise de la maison. La maman sort à l'instant de sa chambre à coucher. Le petit garçon caresse son chien et la regarde. Juste là. Au pied de l'escalier menant à l'étage.

Elle ne marche pas comme d'habitude. Elle commence à boiter et se dirige péniblement sur le grillage pour se réchauffer. Rubis se lève aussi, pour la première fois depuis son accident. Il boite, comme Rita, et va la retrouver. Il marche sur trois pattes.

L'enfant a les yeux rivés sur son chien. Et sa maman ? Elle a le regard fixé sur sa main gauche, tandis que de la droite elle se masse doucement le bas du dos, la glissant jusqu'au côté de la cuisse. Elle prend toute la chaleur de la fournaise.

« Il va mieux, Rubis. T'en fais pas. Tu vas pouvoir encore t'amuser et courir avec lui. Il va s'habituer à vivre avec trois pattes. Ça l'fera pas mourir, tu vas voir. »

L'enfant s'est déplacé un peu, pour être plus près de son chien et de sa maman. Il la regarde et caresse Rubis. Elle ? Elle se masse toujours le bas du dos, de la cuisse au mollet. Ce geste, elle le répète si souvent ! Plus encore depuis le

dernier mois. Elle a mal, sa maman. Il le voit bien. Ce matin-là, le garçonnet découvre qu'une grande personne peut souffrir. Il n'a que sept ans quand il apprend que son chien qu'il aime tant a failli mourir et que la douleur s'infiltrait sournoisement dans le corps de sa mère.

Si le chien a couru après son malheur, il ne comprend pas qu'une maman qui n'a couru après rien puisse mériter le même sort.

Rita l'ignore encore, mais son calvaire ne fait que commencer. Et lui, le petit, il n'a pas fini de l'entendre crier sa douleur. Pas fini de la voir souffrir comme un chien. C'est le début d'un terrifiant chemin de croix.

Ce matin-là, la dinde qui a trempé toute la nuit dans la rôtissoire parfume la maison. Mais l'enfant devenu grand se souvient surtout de l'odeur de la neige artificielle blanche, séchée sur les branches moins fraîches du sapin vert. Il se revoit : regard flou, fixé sur la grille grisâtre du système de chauffage, encastrée dans un prélat fleurie. Il y a Rubis qui lèche sa patte ensanglantée. Et sa maman... qui se masse, encore et encore.

Elle s'approche de lui. Plus lentement que d'habitude. Sous sa robe de chambre rose pâle, elle cache difficilement sa boiterie. La chaleur de la fournaise a réchauffé ses mains, qu'elle dépose amoureusement sur son garçon.

« T'es mon petit dernier. Le septième. Le sept, un chiffre chanceux, tu sais. Magique ! C'est une tireuse de cartes qui m'a dit ça. Je t'aime tellement ! Je te souhaite une bonne année, mon gars. Du succès en classe. Claudette, ta maîtresse d'école, m'a dit que ça allait très bien. Tu vas réussir ta deuxième année si tu continues comme ça. Maman est pas mal fière de toi. Tu fais moins de fautes dans tes dictées. Elle m'a dit que tes devoirs sont propres. Maman est contente !

« Mais Mlle Claudette m'a aussi appris que tu avais pleuré un matin. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu qu'un garçon s'était moqué de toi parce que tu bégayais,

des fois. Surtout quand elle te demandait d'épeler les mots de vocabulaire devant la classe. C'est vrai, ça? »

Sans la regarder, le petit garçon fait un signe de tête. La maman peut voir une larme couler au coin de son œil gauche. Avec le bout de sa manche, elle essuie la peine. Même souffrante, une maman en robe de chambre est si réconfortante !

« T'en fais pas avec ça, mon gars. T'en fais pas. Quand tu vois que ça t'arrive, quand ça bloque, arrête. Prends une grande respiration. Comme ça... Regarde-moi. Tu prends une grande inspiration par le nez et tu laisses sortir l'air par ta bouche. Comme si tu soufflais sur une allumette. Je vais te le montrer. Tu vois ? Et puis, parle lentement. Respire. Lentement. Tu vas y arriver. T'en fais pas. Tu vas réussir. J'suis pas inquiète. Je t'ai tellement désiré ! J'ai tellement prié le petit Jésus pour avoir un enfant comme toi. Tellement. Ah, si tu savais ! Tu es peut-être différent des autres quand tu parles. Mais dans mon cœur, je sais que tu vas réussir ! Je le sais ! J'en suis certaine. »

Pendant qu'elle tient son enfant enroulé dans sa robe de chambre, comme Jésus emmailloté dans la crèche, Rita se remémore ce jour du printemps 1959. Sa naissance. À lui.

« Ah oui, si tu savais, mon gars ! Si tu savais comment ton père et moi on était contents quand t'es venu au monde. T'étais beau. T'avais le teint un peu basané. Comme les enfants nés dans un pays de soleil et d'oranges. Tes lèvres charnues et tes joues rondes ! Les gardes-malades de la pouponnière étaient venues me voir pour me dire : "Madame Rita, vous avez un beau bébé foncé. Avec beaucoup de cheveux ! C'est le plus souriant de la pouponnière." C'est vrai que t'étais mignon. Je te revois. Ton pouce dans la bouche... Oui, oui, tu suçais ton pouce. »

Elle prend la main droite de son garçon et la caresse.

« Je me souviens. J'avais dit à ton père : "Regarde, Oscar, comme il a les doigts longs et fins. Ça va faire un joueur

de piano comme toi.” Après ton frère Gabriel et tes cinq sœurs, t’étais le plus beau cadeau du ciel que le bon Dieu m’a donné. T’es né le jour de l’Annonciation, en plus. Le 25 mars. Le jour de l’Annonciation, tu sais c’est quoi, ça ? »

Le petit garçon fait *non* de la tête.

« Non ? Ça, mon gars, c’est le jour où la Sainte Vierge a appris qu’elle avait un bébé dans son ventre. C’était le petit Jésus. On va te l’apprendre à l’école, dans tes cours de catéchèse.

— Elle a appris ça la journée de ma fête, qu’... qu’elle... avait un... bé... bé dans son ventre ?

— Prends ton temps. Respire. Comme ça. Tu vois, ça marche. Quand tu souffles sur l’allumette, tu bégayes pas. Eh oui ! En plein ça. Elle a appris ça la journée de ta fête. Et puis, neuf mois plus tard, elle a accouché du petit Jésus. Neuf mois. T’es né un 25, comme lui. Toi, en mars. Le petit Jésus, en décembre. Mais tous les deux le 25 ! Tu sais, après avoir eu ton grand frère Gabriel et tes cinq sœurs, dans le fin fond de son cœur, ta maman souhaitait avoir un autre garçon. Quand je suis tombée enceinte, j’avais demandé à la Sainte Vierge de me donner un gars. Elle m’a écoutée. C’est toi ! Tu es arrivé comme une surprise et un beau miracle dans ma vie. »

Près du poêle de la cuisine, Éloïse, la plus vieille des filles, écoute tout ça. L’enfant ne saisit pas pourquoi sa maman lui raconte cette histoire. En tout cas, elle a confiance en cette *Marie du ciel*. Et cette fois-là, elle lui demande d’aider son petit dernier à l’école. De l’aider quand il aura à réciter ses leçons. Pour que les mots ne se mettent pas à zigzaguer sur sa langue. De l’aider quand ses yeux ferment de force parce que les mots bloquent à la sortie. Et de le protéger aussi, contre les moqueries. Les moqueries ? Ça, c’était l’étape avant l’intimidation.

Rita retourne sur la grille d’évacuation de la fournaise bourrée de bois d’érable et observe son fils. Au pied du

sapin, dans son pyjama neuf garni de joueurs de hockey, il se penche pour sortir Jésus de sa crèche. Il le pose au creux de sa main et le tient précieusement entre ses doigts. Il est mystérieux. Un vrai trésor aux bras tendus, reposant entre un bœuf noir et blanc et un âne en plastique gris, usé par le temps. L'Enfant Jésus. Entre un saint Joseph aux cheveux d'un roux délavé et une Sainte Vierge en porcelaine bleue. C'est la plus belle crèche du monde.

Je le vois dans ses yeux, quand il me la raconte. La plus belle. Dépareillée, certes, mais c'est celle de sa maman, celle de ses Noëls.

« Fais attention à Jésus. C'est fragile, un petit Jésus. Faut en prendre bien soin. On va en avoir encore besoin l'année prochaine. Si y pouvait m'enlever ce jévisse de mal qui me torture la jambe... J'sais toujours pas ce qui me tiraille là. »

Les yeux de Rita brillent de son mal quand elle lui dit ça. L'enfant le voit. Quand on est petit et qu'on a trop mal, il arrive que l'on pleure. Mais quand on est grand, la douleur se détrempe. Et ça se voit dans le regard.

Grand? On retient ses larmes, qui brillent tristement. On pleure par en dedans. C'est la seule différence. On pleure du cœur, quand on est grand. Et ça se voit dans la prunelle des yeux.

Près de la crèche, le petit garçon ne saisit pas trop ce que Rita veut dire. Il remet l'Enfant Jésus sur le plancher de la minuscule étable.

La main droite de Rita roule encore sur sa cuisse. Avec la gauche, elle dessine des cœurs sur la nuque de son enfant. Et, pour l'aimer au chaud, elle l'enroule à nouveau dans sa robe de chambre tiède, avant de se diriger lentement, très lentement, vers le comptoir de la cuisine. En boitant. Oui. Si lentement...

Le petit reste au pied du sapin. Les yeux rivés sur la crèche. Son regard erre des carreaux de la grille au vert sapin de Noël, dans le coin du salon. Il s'en souvient! Oh

que oui, il s'en souvient du *lentement* de sa maman sur la grille d'acier. Quand elle et son chien ont commencé à boiter... en même temps.

Là, sur le haut de la côte du Troisième Rang, dans la maison familiale d'Oscar et de Rita, les parents du petit garçon se préparent pour la soirée du jour de l'An. Mais au même endroit se dessine le destin de toute une famille. De ça, personne ne se doute vraiment. Personne. Sauf, peut-être, un enfant. Oui, ce matin-là, pour ne pas voir souffrir sa mère, son regard brillant forgé dans un diamant brun, le petit le plonge dans celui de son précieux Rubis.

SAINT-NARCISSE, MAURICIE.

En 1967, une maladie sournoise entre dans la maison de Rita et Oscar, un couple très amoureux, et n'en ressortira pas. Quelle est cette douleur qui ronge Rita ? Les médecins n'osent pas nommer le mal atroce affligeant cette mère de sept enfants dans la fleur de l'âge, même lorsque les souffrances de ses derniers jours remplacent sa vie de tous les jours.

Le Dernier Je t'aime relate les ultimes mois de cette femme tant aimée. Un récit sensible, tissé à partir des souvenirs d'un jeune garçon et des confidences de gens de son village, pour se remémorer l'odieux et que ce soit beau, tragiquement beau.



DANIEL O. BROUILLETTE est un homme d'idées, de création et de communication. Bachelier en éducation, il actionne sa fibre émotive et créative dans les médias depuis trente ans : journaux, télé, radio et réseaux sociaux. Homme de cœur et de tête, avec de l'ADN de cultivateur, il s'inspire dans ce premier roman d'une des plus belles histoires d'amour qu'il a connues avec, en filigrane, la dignité d'une fin de vie à une époque où l'aide médicale à mourir n'existait pas.